

# LA CROISADE DES ENFANTS<sup>1</sup>

Dieu le veut!

1245

## SIXIÈME ARTICLE.

### VII.

#### LES ESCLAVES.



es jeunes prisonniers furent conduits les uns isolément, les autres en troupes dans les différentes villes d'Égypte. Ils étaient obligés de marcher à la suite de leurs maîtres que portaient de rapides chevaux; le sable enflammé blessait leurs pieds, les rayons du soleil tombant d'aplomb sur le sol, brûlaient leurs yeux; et lorsqu'à demi morts d'épuisement, ils se laissaient aller au sommeil, ou que la rêverie, en les ramenant vers la patrie, venait à retarder leurs pas, un fouet impitoyable lancé par la main d'un nègre déchirait leurs chairs. Un grand nombre d'entre eux avaient succombé avant d'atteindre le terme du voyage. Par un raffinement barbare, les Egyptiens s'étaient plu à séparer ceux qu'ils croyaient unis par les liens du sang ou de l'amitié; des frères s'appelaient maintenant de loin, des amis songeaient avec angoisse au sort de leurs amis. Les horreurs de la captivité, de l'exil, n'étaient pas même adoucies par la triste satisfaction qu'éprouvent les infortunés à souffrir ensemble.

Plus heureux cependant que la plupart de leurs compagnons, Enguerrand et Isolin avait été vendus à un seul maître. Cet homme, nommé Ibrahim Ben Sangiar, habitait Damiette<sup>2</sup> où il retourna après la scène terrible qui s'était passée au bord de la mer.

Sur les traits majestueux de Ben Sangiar on

(1) Voir t. XI (2<sup>e</sup> série), p. 193, 242, 275, et t. XII, p. 14.

(2) Dimiah.

eût pu, à travers leur gravité naturelle, lire cette froide cruauté des musulmans qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables. Habitué au commandement absolu, entouré d'esclaves qui lui obéissaient en tremblant et cherchaient même à prévenir ses moindres désirs, à lui épargner la peine de penser, le vieil égyptien enveloppé Enguerrand et Isolin dans le mépris qu'il ressentait pour tous ses autres serviteurs. Dès son retour à Damiette il les abandonna, quand ils furent rétablis de leurs blessures, à l'autorité d'un Nubien son favori, du farouche Massoud dont la haine contre les chrétiens était sans bornes. Dépassant les ordres du maître et faisant de la persécution pour son propre compte, Massoud s'était empressé de soumettre les captifs à de rudes travaux; malgré leur patience, malgré leur résignation, il affectait un continuel mécontentement, et dans sa bouche les reproches ressemblaient à d'affreuses menaces. Plus il réussissait à séparer les deux frères, plus il éprouvait de satisfaction; il épiait même les larmes qui venaient souvent baigner les yeux d'Isolin. Mais Enguerrand ne lui donnait jamais une telle jouissance: car le noble jouvenceau avait, sur la terre d'exil, au sein de ses maux, conservé toute sa force d'âme. Son indignation le soutenait; il eût rougi de verser des pleurs, de pousser un gémissement; et quelquefois il y avait tant de fierté dans le froncement de ses sourcils, que le Nubien subjugué sentait le cri de menace expirer sur ses lèvres. Quand le fouet de Massoud se levait sur lui, Enguerrand se croisait les bras et attendait en silence que la colère de cette bête féroce fût assouvie; et il arrivait à Massoud de laisser tomber le fouet sans avoir touché Phéroi que Enguerrand. Mais si ce dernier dédaignait et semblait même ne pas sentir les mauvais traitements qui lui étaient personnels,

en revanche les souffrances d'Isolin éveillaient en lui toute la tendre sollicitude d'un père. Voyait-il son jeune frère menacé par le Nubien, il s'élançait au-devant de lui pour faire à Isolin un rempart de son corps. C'était alors seulement que la patience lui échappait, et l'on avait peine à le contenir.

Plusieurs fois Ibrahim Ben Sangiar avait demandé des détails sur la conduite de ses esclaves d'Europe. Leur courage le touchait; il aimait leur service; c'était toujours un d'eux qui lui tenait l'étrier quand il montait à cheval. Le soir, lorsque le riche Égyptien prenait place dans sa caïque dorée qui l'emportait sur les flots du Nil, les rames étaient souvent confiées par son ordre à Enguerrand et Isolin. Les deux frères, habitués à lutter contre les vagues de l'Océan, fendaient d'un bras exercé l'onde du fleuve des Pharaons. « Chantez-moi un air de votre pays ! » disait Ben Sangiar. C'était pour eux un éclair de bonheur... Alors évoquant la mémoire du passé, les souvenirs de la Bretagne, ils faisaient entendre des refrains naïfs : les grèves et les landes, les bruyères, les sentiers bordés de bois, la barque du pêcheur, les clochers des moutiers, les tourelles des manoirs revivaient dans leurs accents. Ils n'oubliaient pas le castel de Kérougal... L'image de leur mère, celle de leur sœur la douce Bérangère, et du pieux Jehan se plaçaient devant leurs yeux. Accablés d'émotion, les nobles jeunes-cœurs laissaient glisser la rame et se croyaient reportés au pays de France. Un geste impératif de Ben Sangiar, ou la rude voix de Masoud les ramenaient bientôt à la réalité. Ils recommençaient à faire voler la caïque sur les flots du Nil... mais leurs accents s'éteignaient dans leur poitrine oppressée.

Ben Sangiar conçut le projet de s'attacher davantage les courageux captifs, de leur donner une nouvelle patrie. Il les manda près de lui, et adoucissant la dureté habituelle de sa physionomie : « Voulez-vous, dit-il, voir tomber vos fers? Voulez-vous être libres?

— Si nous le voulons? s'écria Isolin toujours prompt à saisir la moindre lueur d'espérance.

— Attends, frère, murmura Enguerrand; il y a là-dessous quelque piège.

— Je ne vous offre pas de vous renvoyer dans votre pays, la terre des infidèles; mais j'ai dessein de vous attacher à l'Égypte par mes bienfaits, par la reconnaissance. Ecoutez donc! Il faut renoncer à votre religion

pleine d'impostures et retremper vos âmes à la source de vérité que le prophète a offerte aux vrais croyants.

— Nous fils d'un croisé, nous qui sommes partis sous la bannière du Christ, apostasier comme des félons, jamais!

En prononçant ces paroles, Enguerrand leva les yeux au ciel et pressa son frère entre ses bras.

L'Égyptien continua sans paraître ému de cette opposition qu'il avait dû prévoir : « Je vous affranchirais.

— Les chaînes dont notre Dieu nous accablerait dans l'éternité, sont plus lourdes à porter que les vôtres.

— Je vous comblerais de richesses...

— Que sont tous les biens de la terre, comparés à ceux du ciel?

— Songez que vous m'appartenez, que j'ai le droit de commander.

— Vous avez même le droit de nous condamner à mort...

— Et je le ferai si vous persistez dans votre résolution. Autant j'aurais été bon envers vous, autant je serai implacable. Les ingrats n'ont droit à aucun ménagement. Réfléchissez à ma proposition, et choisissez de devenir un jour grands et puissants en ce pays, ou d'y traîner une existence misérable qu'abrègeront mille tortures.

— Mon choix est fait, dit Enguerrand avec calme.

— Et le tien? reprit Ben Sangiar en s'adressant à Isolin. Consentiras-tu à être poussé vers ta ruine par ce présomptueux? N'aimeras-tu pas mieux, au prix d'un changement de religion, posséder un palais, des jardins, des esclaves et jouir de la faveur du kalife? Réponds.»

Isolin hésita un moment; non que les paroles de son maître ne lui causassent une profonde horreur... mais timide et doux, il craignait en repoussant les offres de Ben Sangiar, d'aggraver son sort et celui d'Enguerrand. Celui-ci laissa tomber sur son frère un regard d'indignation et s'écria : « Aurais-tu le dessein de renier la foi de tes pères?

— Moi!

— J'aimerais mieux te voir mort que renégat.

— O mon frère, ne doute pas d'Isolin. Jamais il n'oubliera de qui il tient le jour. Le fils du comte de Kérougal ne peut faillir à l'honneur.

— Vous entendez sa déclaration, reprit Enguerrand. Maintenant il est inutile d'in-

sister davantage. Nos résolutions sont immuables, et notre cœur restera aussi inébranlable que le rocher de granit sur lequel s'élève le manoir de nos ancêtres.

— C'est ce que nous verrons ! » dit l'Égyptien furieux. Et frappant des mains, il ordonna aux esclaves que ce signal avait appelés d'emmener Enguerrand et Isolín et de les mettre aux fers. Massoud avait un moment tremblé pour son crédit. Rassuré désormais, il ne s'appliqua plus qu'à empêcher le retour, dans l'esprit de Ben Sangiar, d'une disposition favorable aux deux Français. Il venait sans cesse lui annoncer que loin de céder ils s'enorgueillissaient de leur obstination ; les mensonges ne coûtaient rien à cet homme pervers : ce qu'il lui fallait, c'était la mort de ceux qui l'avaient alarmé, qu'il avait considérés comme des rivaux. Déchiré de coups de fouet, réduit à la plus grossière nourriture, couché sur la terre, Isolín était en proie à une fièvre violente. Ce fut ce moment que le Nubien choisit pour décider Ben Sangiar à séparer les deux frères. Il entra brusquement dans la salle où Isolín était étendu, et secoua le bras d'Enguerrand qui présentait au malade un peu d'eau fraîche qu'il avait eu peine à se procurer... L'eau s'échappa de la jatte de bois qui la contenait. Enguerrand se retourna furieux et s'élança sur le nègre qu'il saisit à la gorge ; celui-ci tira de sa ceinture un poignard dont il menaçait son adversaire... L'issue de la lutte ne pouvait être douteuse. Heureusement pour le jeune homme, quelques esclaves qui accompagnaient Massoud se jetèrent entre lui et Enguerrand. Massoud fit entendre un rire dédaigneux, et dit en remettant le poignard dans sa gaine d'argent : « Tu es un peu vif, mais le travail et l'âge calmeront la chaleur de ton sang.

— Infâme ! s'écria Enguerrand ; que n'ai-je des armes et le champ-clos ! Tu aurais vu ton dernier jour.

— Voilà bien du bruit pour un peu d'eau répandue...

— Ne comprends-tu pas, reptile, que cette eau devait calmer la soif ardente de mon pauvre frère ?...

— Ton frère !... Ce ne sont plus tes soins qu'il est destiné à recevoir.

— O ciel ! que veux-tu dire ?

— Le maître a parlé ; il m'a commandé à moi son humble serviteur de t'emmener hors de cette ville, à l'habitation de Schirzad, l'un de ses amis. Désormais tu appartiendras à Schirzad.

— Me séparer de mon frère !

— Il le faut.

— Mais tu ne vois donc pas la souffrance qui l'accable ; tu veux donc que la pauvre créature expire dans l'abandon ?

— Peu m'importe. Le maître ordonne, il faut obéir.

— Obéir à cet homme sans pitié... jamais ! La force seule pourra m'arracher de ces lieux.

— Eh bien ! on emploiera la force... Mais malheur à toi si tu nous contrains à y recourir ! »

Isolín qui n'avait pris part à cette scène que par des gémissements, se souleva sur sa natte de joncs et dit à son frère, en lui tendant la main : « N'oppose pas une résistance qui ne ferait qu'aggraver notre sort. La patience pourra seule désarmer nos bourreaux ; lorsqu'ils ne douteront plus de notre résignation, ils mettront fin d'eux-mêmes à des rigueurs qui leur sembleront inutiles.

— Mais, répondit Enguerrand, que penserais-tu de moi si je t'abandonnais ?

— Nous sommes esclaves, nous devons céder à une loi impérieuse. Pars, puisqu'on t'ordonne de partir.

— Pauvre Isolín ! tu vas donc rester seul... Puisse ton courage ne pas faiblir !

— Je songerai aux épreuves bien autrement terribles qu'a supportées notre Rédempteur.

— Surtout, Isolín, que ni les menaces ni les tortures ne t'arrachent une promesse d'apostasie. Il vaut mieux mourir misérable, mais chrétien, que vivre riche, mais mahométan. Rappelle-toi tes aïeux si fidèles à l'honneur, ton noble père qui a succombé pour sa foi... »

Enguerrand n'avait pas terminé ses exhortations quand Massoud fit signe aux esclaves de l'entraîner hors de la salle. Sa résistance fut inutile ; les Égyptiens et Nègres étaient vingt contre lui. Pour la première fois depuis son arrivée à Damiette, il revit les rues de cette ville ; de tous côtés ses regards cherchaient quelques-uns des malheureux enfants amenés par Pierre Archibald sur cette terre d'exil. Il en aperçut deux accablés de fardeaux et tout baignés de sueur. A cet aspect son cœur s'émut vivement. « Courage, amis ! s'écria-t-il. » Mais ces infortunés, abrutis par leurs misères, ne détournèrent même pas la tête au son d'une voix française...

Lorsque Enguerrand fut introduit dans

l'habitation de Schirzad, le Nubien le remit aux mains d'une espèce d'intendant arabe, nommé Ali-Eddah, en disant : « Fais ce que tu pourras de ce chien d'infidèle; mon maître a vainement essayé de le discipliner... Les bontés du magnifique Ben Sangiar ont échoué contre ce cœur de fer.

— Sois tranquille, répondit Ali-Eddah. Nous savons comment on dompte les lions.»

Aussitôt, sans laisser prendre à Enguerrand un moment de repos, on le conduisit à une salle basse et voûtée où on l'enferma, en lui enjoignant d'aider un vieil esclave qui tournait une meule à écraser le grain de maïs.

C'était une sorte de caveau humide, infect et tellement obscur, qu'au premier instant la nuit la plus sombre semblait y régner. Les yeux, éblouis par la lumière du dehors, avaient peine à s'accoutumer à ces ténèbres subites. Peu à peu un faible rayon de lumière apparaissait à travers une lucarne et permettait d'apercevoir ce qui se trouvait dans le caveau. Au bruit qu'avait produit l'entrée d'Enguerrand, le vieil esclave leva sa tête courbée par la fatigue et la tristesse. Le jeune homme tressaillit à l'aspect de ce visage pâle et flétri, et surtout en y remarquant deux profondes cavités qui indiquaient trop bien qu'on avait crevé les yeux à cet esclave. Il ne pouvait se rendre compte de l'émotion qui l'oppressait; son cœur battait violemment, et plus il considérait l'inconnu, plus il éprouvait le besoin de le regarder encore. Il cherchait dans sa mémoire en quel lieu, en quel temps, il avait déjà rencontré cet homme. Tout lui disait que c'était aussi un Européen, un captif, un chrétien. Il n'osait prendre la parole le premier. Ce fut le vieillard qui rompit le silence en lui adressant ces mots à voix basse pour n'être pas entendu du dehors :

« Pauvre esclave comme moi... on t'a condamné à partager un bien rude travail...

— C'est un Français! s'écria Enguerrand.

— Tu m'as compris... Nous sommes donc tous deux de France! reprit le vieillard. O Providence, sois bénie... Tu ne nous abandonnes jamais.

— Quand je vous ai aperçu, dit le jeune homme, mon cœur a battu avec force.

— Eh bien! faut-il l'avouer, je me suis senti également ému.

— Infortuné! il y a bien longtemps sans doute que vous gémissiez au fond de ce cachot...

— Hélas! privé de la lumière des cieux, je ne puis guère calculer le nombre des jours, car je suis plongé dans une nuit éternelle. Cependant il me semble que mon séjour en ce lieu dure depuis cinq ou six ans.

— Ciel! et votre constance ne s'est pas lassée!

— J'ai prié... Qu'est-ce, après tout, qu'un peu de souffrance? Ne faut-il pas que l'homme gagne son salut?... Au bout de quelques années de captivité, vous vous trouverez plus aguerri contre les mauvais traitements. Mais vous commencez de bien bonne heure l'apprentissage de l'infortune... Quel concours de circonstances a pu, si jeune, vous conduire dans cet odieux pays?

— J'y venais venger mon père qui a péri dans la dernière croisade...

— Votre père?

— Oui, le plus brave guerrier de la Bretagne.

— Vous êtes né en Bretagne! s'écria le vieillard... O mon Dieu! je n'ose pas lui faire d'autres questions... Mais cette voix et mon pressentiment... Enfant, moi aussi je suis Breton.

— Vous!... Et quel est votre nom?

— Angilbert de Kérougal!

— Mon père!...

— Toi, mon fils?...

— Oui, Enguerrand de Kérougal.

— Ciel!... Dans mes bras, dans mes bras!... que je puisse te presser contre mon cœur... C'est toi, mon aîné, toi l'espoir de ma race... Tu es là, et je ne rêve pas! Enguerrand, tu m'es rendu!... Et Isolín?

— Prisonnier aussi.

— Pauvre petit... lui qui était si doux... Et Jehan?

— Il est resté au manoir.

— Merci, mon Dieu, tu en as sauvé un. Et Bérengère?

— Elle est auprès de ma noble mère qui a bien pleuré en nous voyant partir pour la Croisade.

— Insensés! pouviez-vous espérer le succès là où les hommes forts et bardés de fer avaient échoué?

— Je n'ai voulu écouter aucun avis. On m'avait annoncé votre mort; j'ai cru être appelé à la venger.

— Qui t'avait porté cette nouvelle?

— Un croisé nommé Pierre Archibald...

— Quoi! cet traître!... C'est lui qui a vendu à l'ennemi le secret de notre marche...

— Eh bien! mon père, c'est lui qui, de

retour en Europe, a prêché la croisade des enfants et nous a conduits sur la côte d'Égypte, où il nous a livrés tous aux infidèles.

— L'infâme! deux fois Judas!

— Mais il a péri misérablement, poursuivi par les Egyptiens eux-mêmes.

— Dieu est grand! Quel mémorable exemple de la justice céleste!... Crois-le bien, Enguerrand, il y a au fond de tout ceci un but caché... Déjà ta témérité et celle de tes compagnons ont reçu un juste châtement. Ce n'est pas quand on commence la vie qu'il faut songer aux terribles hasards de la guerre. Si, en mon absence, tu eusses écouté respectueusement les avis de ta noble mère, tu ne serais pas parti, et Hermingilde ne pleurerait point ton absence.

— Mais je ne serais pas auprès de vous, mon père, vous n'auriez pas un consolateur. Que je suis heureux de pouvoir partager vos rudes travaux! Ecoutez! je n'ai pas, comme vous, passé de longues années dans un cachot; je suis robuste et plein de santé; abandonnez-moi le soin de tourner cette meule...

— Non, non, je suis accoutumé à cette tâche; laisse-moi la continuer... Ta présence m'a rendu la force.

— La vôtre doublera mon courage.

— Eh bien! nous travaillerons chacun à notre tour... Mais on vient; cessons notre entretien... Ali-Eddah est si féroce qu'il prendrait plaisir à nous séparer s'il pensait par là nous briser le cœur. »

A partir de ce jour, Enguerrand puisa dans ses entretiens avec son père une énergie

toute nouvelle, tempérée par une résignation qu'il n'avait jamais connue. Ils parlaient sans cesse d'Isolin, dont le sort les préoccupait bien plus que le leur, car le pauvre enfant n'avait personne qui pût recevoir la confiance de sa tristesse. Souvent aussi les deux captifs reportaient leur pensée vers la France, vers le manoir de Kérougal.

— « Hélas! disait le jeune homme, nous ne verrons plus ce manoir qu'ont élevé nos ancêtres.

— Mon fils, répondait sire Angilbert, il n'est pas permis à l'homme de soulever les voiles de l'avenir. Dieu ne cesse de veiller sur ses meilleurs serviteurs, et il ne les éprouve que pour les récompenser ensuite. Crois-en ma prédiction, nous serons rendus à notre patrie.

— Jamais, mon père, jamais!

— Tais-toi, Enguerrand; ton doute offensera le ciel. Moi, que les Sarrazins ont lâchement privé de la vue, moi qui languis ici depuis tant d'années, j'ai conservé tout mon espoir, et j'attends patiemment le jour de la délivrance. Imite-moi; élève ta voix vers ton maître d'en haut, elle sera entendue.

— O mon père! disait Enguerrand, vous êtes la sagesse sous les traits d'un homme! Pardonnez-moi, je n'ai pas encore votre force d'âme, mais je tâcherai de me montrer digne de vous! »

Et tous deux recommençaient à tourner la meule...

ALFRED DES ESSARTS.

(La fin prochainement.)



JOHANN

INTENS

12